Le Monde
MERCREDI 7 JANVIER 2026

Le réchauffement augmente les prises accidentelles de dauphins

Dans le golfe de Gascogne, les cétacés seraient de plus en plus au contact d'engins de pêche du fait des perturbations de la chaîne alimentaire

Les criées de l'ouest de la France s'apprêtent à tourner au ralenti. A partir du 22 janvier, quelque 300 bateaux resteront à quai durant quatre semaines, faute de pouvoir pêcher dans le golfe de Gascogne. Dans ces eaux qui s'étendent de la Bretagne à la côte espagnole, les autorités françaises et européennes prohibent temporairement, depuis 2024, certains engins à risque pour les petits cétacés. Parmi eux, le chalut pélagique, une poche conique traînée entre la surface et le fond de l'océan. Cette mesure a permis d'épargner plusieurs milliers de dauphins communs, selon les scientifiques, qui étudient leur mortalité dans les filets des pêcheurs.

L'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), l'université de La Rochelle et le CNRS ont piloté un projet de recherche visant à comprendre pourquoi ces captures accidentelles, et les échouages qui en découlent, étaient en forte hausse depuis 2016. Dans un rapport de 75 pages, présenté à la presse mardi 6 janvier, 14 chercheurs issus de ces organismes de recherche, ainsi que de l'université de Bretagne-Occidentale, pointent l'importance du dérèglement climatique. Selon leurs travaux, menés de 2022 à 2025, les dauphins communs seraient de plus en plus au contact des engins de pêche, notamment en raison des perturbations de la chaîne alimentaire marine induites par le changement climatique.

Celui-ci a entraîné un réchauffement des eaux de surface du golfe de Gascogne de 0,8 °C en deux décennies. En parallèle, les débits de la Loire ont diminué de quelque 30 % sur la même période. Le fleuve a peu à peu apporté moins de nutriments dans l'océan, d'autant que les politiques de réduction de la pollution agricole ont diminué sa teneur en nitrates et en phosphore. Conjugués, ces phénomènes ont entraîné une baisse de la production de microalgues, et de leur qualité. Or, ce phytoplancton est à la base de la chaîne alimentaire marine.

Effets en cascade

Sa dégradation a entraîné des effets en cascade. Elle s'est répercutée sur les petits poissons, comme l'anchois, dont se nourrit le dauphin. Concrètement, *« il leur faut manger plus de proies pour avoir le même niveau d'énergie journalière »*, explique la chercheuse de l'Ifremer Clara Ulrich, coordinatrice de ce projet de recherche aux côtés de trois scientifiques. Ces vertébrés, qui ont également diminué de taille, se sont déplacés pour avoir accès à davantage de nourriture. La sardine s'est, par exemple, rapprochée de la côte.

Ces changements de répartition ont *« probablement incité les dauphins communs à se déplacer pour suivre leurs proies principales »*, avancent les auteurs du rapport qui évoquent une *« cascade écosystémique »*. Les mammifères ont été, par conséquent, attirés dans des zones de pêche hivernales où ils étaient moins présents auparavant, et plus près du fond de l'océan. Ils ont, dès lors, été confrontés à davantage d'interactions avec les engins mis à l'eau par les marins-pêcheurs, notamment ceux des fileyeurs. *« Ce rapprochement spatial peut expliquer en partie la hausse importante des captures accidentelles observée depuis 2016 »*, concluent les auteurs.

Les mammifères ont été attirés dans des zones de pêche hivernales où ils étaient moins présents avant

Il reste, encore, des incertitudes. Parmi elles : *« Quels sont les facteurs qui peuvent être aggravants quand un dauphin est confronté à un filet ?*, interroge Clara Ulrich. *Nous devons encore avancer sur des questions de comportement à des échelles très fines. »* De la même façon, la chercheuse souhaite approfondir la connaissance des changements survenus dans les pratiques et engins de pêche, encore mal connus, et de leurs éventuelles répercussions en matière de risque de capture pour les petits cétacés. Malgré ces inconnues, les travaux rendus publics mardi permettent de dresser *« une bonne analyse du problème*, estime Romain Ecorchard, juriste de France Nature Environnement. *Mais il reste encore à avancer sur les solutions ».*

Le rapport de l'Ifremer, de l'université de La Rochelle et du CNRS intègre, entre autres, une cartographie des risques de capture, elle n'inclut toutefois pas les plus petits navires. Ces évaluations *« pourraient permettre d'adapter à terme l'emprise spatiale et la durée des fermetures de pêche aux zones et périodes le plus à risque »*, notamment pour limiter les conséquences économiques sur la filière, des bateaux aux criées, suggèrent les chercheurs ayant contribué au rapport.

Mais, selon eux, *« aucune solution unique, qu'elle soit technologique, réglementaire ou économique, ne peut résoudre, à elle seule, le problème et permettre de maintenir la viabilité à long terme à la fois des populations de dauphins et des activités socio-économiques de la pêche »*. Les pertes atteindraient environ 35 millions d'euros pour l'année 2025, selon une estimation transmise en novembre par le ministère de la transition écologique, pour qui la fermeture hivernale du golfe de Gascogne à certaines pêcheries n'est *« pas une solution de long terme »*.

Dans un communiqué, le Comité national des pêches maritimes et des élevages marins a pris *« acte des travaux réalisés »* et salué un *« éclairage précieux »*, dont les résultats sont *« destinés à être complétés, discutés et consolidés par de nouvelles observations »*. ■

LÉA SANCHEZ

Le grand retour du poulpe dans les eaux britanniques, un signal positif

La prolifération de ce céphalopode est aussi observée au large de la Bretagne

Elle a d'abord aperçu ses tentacules dépassant d'une crevasse. Après une trentaine d'années à plonger dans les eaux du sud de l'Angleterre, Ruth Williams a eu la chance d'y voir un poulpe pour la première fois en juillet 2025, au large de la péninsule de Lizard, en Cornouailles. *« Il était caché dans le récif,* raconte la responsable de la conservation marine au sein de The Wildlife Trusts, association britannique de protection de la nature. *Dans la journée, les poulpes sont moins actifs, ils attendent la nuit pour aller chasser. C'est fascinant de voir comment ils arrivent à faire entrer leur corps dans de si petits espaces. »*

Ruth Williams n'est pas la seule à avoir rencontré ce céphalopode au cours des derniers mois. Dans son bilan de l'année marine, parmi les *« surprises et moments heureux »*, la Wildlife Trust qualifie 2025 d' *« année du poulpe »*. Un nombre *« incroyable »* d'individus a été observé sur la côte sud, entre Penzance et le sud du Devon, où ils sont d'ordinaire très rares.

Des plongeurs engagés dans un programme scientifique participatif ont repéré jusqu'à 80 poulpes dans une seule zone : au total, leurs observations ont augmenté de plus de 1500 % par rapport à 2024. Des vidéos montrent ces animaux, qui peuvent atteindre jusqu'à 1,50 mètre, « marchant » sur les fonds marins ou attrapant une caméra. Cette présence exceptionnelle a été corroborée par les pêcheurs, qui ont fait état d'environ 1200 tonnes capturées au cours de l'été 2025.

Si de telles explosions des populations du poulpe commun (*Octopus vulgaris*) ont déjà été enregistrées dans le sud de l'Angleterre, le pic de 2025 apparaît comme le plus important depuis 1950. Un record que la Wildlife Trust explique par la combinaison d'un hiver doux puis d'un printemps particulièrement chaud, qui a permis à un grand nombre de juvéniles de survivre. *« Cette présence montre que nos eaux sont en relativement bonne santé, puisqu'elles peuvent abriter cette espèce. L'important est de célébrer la vie dans nos mers et de lui accorder de la valeur pour mieux la protéger »*, insiste Ruth Williams.

Réapparition à partir de 2021

Cette prolifération semble s'inscrire dans la continuité de ce qui se passe de l'autre côté de la Manche, les côtes bretonnes observant le retour du poulpe depuis déjà plusieurs années. Selon un rapport de l'Ifremer de février 2025, la population y est en essor depuis les années 2010, et a atteint une abondance record en 2021. L'animal est à l'époque essentiellement présent sur les côtes de la Bretagne sud. Depuis, cet invertébré au corps mou et à huit bras continue de migrer vers le nord. *« Il arrive en Normandie, on en pêche à l'est du Cotentin, du côté de Port-en-Bessin* [Calvados] *»*, constate Anne-Sophie Darmaillacq, enseignante-chercheuse à l'université de Caen et autrice de *Poulpe, le magicien de l'océan* (Vagnon, 2025).

L'espèce a fréquenté cette zone dans le passé, mais l'hiver 1962-1963, particulièrement rigoureux, avait décimé la population et conduit à sa quasi-disparition. Pourquoi a-t-elle réapparu de manière si importante en 2021 ? Pour Laure Bonnaud-Ponticelli, biologiste et professeure au Muséum national d'histoire naturelle (laboratoire Borea), la diminution de l'activité de pêche en raison de la pandémie de Covid-19 pourrait avoir contribué au phénomène. *« Il n'y a pas eu de captures d'individus adultes pendant cette période, ce qui a pu conduire à cette prolifération,* explique-t-elle. *Cela s'est sans doute combiné à des températures plus douces au moment où ont eu lieu les éclosions des juvéniles. »*

L'impact global du réchauffement sur les céphalopodes, en revanche, reste débattu. Une étude publiée en 2023 dans *Integrative and Comparative Biology* relève que, si de précédents travaux semblaient suggérer que ce groupe bénéficiait plutôt des effets de la crise climatique, les conséquences négatives sur ces organismes marins pourraient en réalité prédominer. L'impact de la surpêche sur les prédateurs du poulpe, tels que les gros poissons comme les congres ou les mammifères marins, est un autre élément pouvant contribuer aux variations de populations.

Homards, crabes, coquilles Saint-Jacques… les proies dont le poulpe se nourrit, qui sont aussi consommées par les humains, sont en tout cas présentes en abondance dans les zones où il est de retour. Prédateur vorace, il mange essentiellement des crustacés et des mollusques. *« Quand il arrive en Bretagne ou en Normandie, pour lui c'est un peu comme entrer dans la caverne d'Ali Baba ! »*, note Anne-Sophie Darmaillacq. La recolonisation du littoral breton a d'ailleurs des conséquences sur la filière pêche. *« Au départ, nous nous sommes demandé s'il fallait traiter le poulpe comme un envahisseur à exterminer ou comme une nouvelle ressource à exploiter durablement »*, se souvient Jacques Doudet, secrétaire général du comité régional des pêches de Bretagne.

La profession a depuis fait le choix de la deuxième option et des permis et réglementations ont été établis pour encadrer la pêche de l'espèce dans la région, qui n'était jusque-là pas régulée. *« Mettre en place une licence est un processus lourd et compliqué,* souligne Jacques Doudet. *Mais nous avons considéré que c'était nécessaire, puisque l'animal est toujours là et s'étend vers le nord. »* Si sa présence peut entraîner la diminution de certaines ressources, le poulpe se pêche facilement et se vend à un bon prix. ■

PERRINE MOUTERDE

Les risques d'accidents vasculaires et d'infarctus accrus par les PFAS

Des travaux conduits en Suède apportent une nouvelle pièce au puzzle incomplet des maladies associées aux polluants éternels

Depuis le 1er janvier, les substances per- et polyfluoroalkylées (PFAS), souvent désignées comme « polluants éternels » en raison de leur persistance dans l'environnement, sont interdites en France dans les vêtements, chaussures, cosmétiques et farts pour les skis. En outre, la recherche dans l'eau potable de 20 de ces molécules est désormais rendue obligatoire dans l'Union européenne – la France a ajouté à cette liste l'acide trifluoroacétique (TFA), le plus répandu des PFAS. Des travaux suédois publiés dans l'édition de décembre 2025 de la revue *Environmental Research* illustrent l'importance de surveiller l'exposition des populations à ces substances, et les associent à une augmentation du risque de morbidité et de mortalité cardio-vasculaires.

Coordonnés par Yiyi Xu et Ying Li, professeures d'épidémiologie et de biostatistique à l'université de Göteborg (Suède), ces travaux concluent à une élévation de 10 % à 28 %, selon les affections, du risque de certaines maladies (accidents vasculaires cérébraux et infarctus du myocarde) chez les personnes ayant reçu une eau du robinet fortement contaminée, par rapport à ceux ayant reçu une eau faiblement polluée. La mortalité par maladie cardio-vasculaire est, elle, augmentée d'environ 15 %.

Les PFAS sont une famille de plusieurs milliers de molécules utilisées depuis des décennies dans une large gamme de produits – ustensiles de cuisine, vêtements, cuirs, farts de ski, mousses anti-incendie, pesticides, etc. – pour leurs propriétés antiadhésives, imperméabilisantes, déperlantes. Ils ont progressivement contaminé à des concentrations diverses l'environnement, les organismes vivants et toute la chaîne alimentaire. On les retrouve également dans les ressources hydriques et, en bout de chaîne, dans l'eau du robinet – les systèmes de traitement classiques ne parvenant pas à éliminer cette pollution.

Expérience grandeur nature

C'est par ce biais que les chercheurs suédois ont évalué l'exposition d'une cohorte de plus de 45 000 personnes, toutes habitant ou ayant habité Ronneby (Suède) entre 1985 et 2013. Pourquoi Ronneby ? Deux usines distinctes approvisionnent la population de cette petite ville côtière du sud du pays : l'une puisait dans un captage d'eau pollué par les mousses anti-incendie utilisées sur une base militaire proche, l'autre s'approvisionnait à une source bien moins contaminée.

Les « polluants éternels » n'ayant pas été recherchés dans l'eau potable pendant des décennies, les habitants de Ronneby sont devenus, malgré eux, les cobayes d'une expérience grandeur nature : grâce à leur adresse postale, les chercheurs peuvent savoir par laquelle des deux usines ils ont été approvisionnés. La première distribuait aux usagers une eau contaminée à hauteur d'environ 10 microgrammes de PFAS par litre (µg/l), la seconde à des taux de l'ordre de 0,05 µg/l. L'eau n'étant que l'une des sources d'exposition, les chercheurs ont pris soin de valider la pertinence de leur protocole, en mesurant la quantité de certains de ces polluants dans la circulation sanguine de 3 000 personnes piochées dans la cohorte. Les concentrations moyennes de PFHxS (acide perfluoro-hexane sulfonique), de PFOS (acide perfluoro-octane sulfonique) et de PFOA (acide perfluoro-octanoïque) sont de trois à cinq fois plus élevées chez les individus alimentés par l'usine contaminée, que chez les autres.

Les résultats, bien que significatifs, ne peuvent donner toute la mesure des effets potentiels des PFAS

« Effets réels sous-estimés »

Les chercheurs ont ensuite croisé ces informations avec les impressionnantes bases de données suédoises – le registre national des patients recense les informations complètes de toutes les hospitalisations depuis 1964 et des soins ambulatoires depuis 2001 et le registre national des décès indexe les détails de chaque trépas depuis 1952. Les auteurs en déduisent une probabilité accrue de 10 % d'infarctus du myocarde, de 10 % d'accident vasculaire cérébral (AVC) ischémique (obstruction d'un vaisseau sanguin par un caillot) et de 28 % d'AVC hémorragique (rupture d'un vaisseau sanguin), chez les personnes ayant été approvisionnées par l'eau la plus contaminée. En cohérence avec ces résultats, la mortalité par maladie cardio-vasculaire est accrue de 15 % chez ces derniers.

Les auteurs ont pris soin de mener des analyses dites de sensibilité pour écarter des risques de biais. Au terme de ces tests de robustesse, leurs conclusions demeurent stables. Leurs résultats, bien que significatifs, ne peuvent toutefois donner toute la mesure des effets potentiels des PFAS. *« La comparaison présentée dans cette étude porte sur des individus recevant une eau fortement contaminée à domicile et d'autres recevant une eau légèrement contaminée, mais ayant néanmoins la possibilité de consommer par ailleurs de l'eau fortement contaminée »*, écrivent Yiyi Xu, Ying Li et leurs coauteurs. *« Ces résultats pourraient sous-estimer les effets réels »*, estiment-ils.

L'analyse de la population de Ronneby offre une nouvelle pièce au puzzle encore très incomplet des troubles et des maladies associées aux PFAS. Jusqu'à présent, les informations épidémiologiques les plus solides proviennent de la cohorte dite « C8 », constituée au début des années 2000 après la découverte de lourdes contaminations de l'environnement et des populations autour de l'usine de la firme DuPont à Parkersburg, en Virginie-Occidentale (Etats-Unis). L'étude de cette cohorte n'a pas mis en évidence d'associations claires avec les maladies cardio-vasculaires – outre un lien modeste avec les AVC –, mais cette cohorte était essentiellement exposée au PFOA. L'exposition à d'autres « polluants éternels » issus des mousses anti-incendie suggère des effets cardio-vasculaires sur lesquels il n'existe aujourd'hui que peu de données.

En dépit des limites de leur analyse, inhérente à toute étude observationnelle, les chercheurs soulignent que leur résultat *« concorde avec une vaste étude menée* [en 2024] *en Vénétie (Italie), qui a rapporté une mortalité cardio-vasculaire supérieure de 20 % à 30 % dans les communes fortement exposées aux PFAS par rapport aux communes non exposées ».* ■

STÉPHANE FOUCART